



HAL
open science

L'industrie en Alsace de la fin du XVII e siècle au début du XIX e siècle

Nicolas Stoskopf

► **To cite this version:**

Nicolas Stoskopf. L'industrie en Alsace de la fin du XVII e siècle au début du XIX e siècle. Dictionnaire historique des institutions de l'Alsace du Moyen Âge à 1815,, 10, Fédération des sociétés d'histoire et d'archéologie d'Alsace, pp.1129, 2017. hal-01768216

HAL Id: hal-01768216

<https://hal.science/hal-01768216>

Submitted on 17 Apr 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

L'industrie en Alsace de la fin du XVII^e siècle au début du XIX^e siècle

Parler d'industrie en Alsace avant la création des premières filatures mécaniques de coton à Strasbourg et Wesserling en 1801-1802, c'est anticiper sur un processus d'accélération de la croissance économique qui démarre alors, fondé sur la concentration des forces productives, la mécanisation du travail et le changement de système technique. Mais les racines de cette histoire sont à rechercher en amont, en 1746 avec la première manufacture d'indiennes à Mulhouse, en 1685 avec l'achat de la forge de Jaegerthal par Jean Dietrich, ou encore par la prise en considération d'une accumulation d'activités manufacturières dont l'héritage s'est révélé durable et qui annonce certains caractères de l'économie alsacienne contemporaine, comme la diversité des fabrications, la dispersion sur le territoire, voire l'importance des petites et moyennes entreprises. Ainsi, les 1 650 moulins hydrauliques d'Alsace (avec 3 000 tournants) de la fin du XVIII^e siècle broient certes des céréales, mais aussi des oléagineux, du tabac, du tan, des substances colorantes et même du plâtre, foulent le chanvre ou les draps, actionnent des scies, des soufflets, des marteaux ou des pilons. L'Alsace manufacturière procède tout autant de cette diversité que de quelques coups d'éclat d'entrepreneurs audacieux.

1. Une lente accumulation d'activités complémentaires des travaux agricoles

Dans un contexte conjoncturel de hausse des prix à partir de 1720, la croissance démographique conduit la paysannerie à intensifier ses pratiques et à se tourner vers des cultures commerciales (chanvre, tabac, garance, oléagineux), qui fournissent des revenus et offrent un travail manufacturier de première transformation, une activité de complément pouvant s'intercaler dans le calendrier agricole et se substituer au manque de terres.

Le chanvre est cultivé sur 8 000 ha de Basse-Alsace en 1778 particulièrement dans le Ried au sud de Strasbourg. Le chanvre blanc, roui dans les eaux courantes, est destiné à la toile à voile ou aux cordages. Il est de ce fait considéré comme un produit stratégique, interdit d'exportation en 1735. Sa mise en œuvre fait la réputation des cordiers de Strasbourg qui fournissent toutes les villes du Rhin jusqu'à la Hollande et se répartissent encore en 54 ateliers au début du XIX^e siècle. Une manufacture de toile à voile, créée en 1757 par Louis-Antoine Gau des Voves, travaille pour la Marine de Toulon et emploie 5 à 6 000 fileuses dans les campagnes. Le chanvre gris, roui sur prés, à la rosée, sert à la fabrication des toiles de ménage. Sa préparation mobilise une main-d'œuvre considérable à partir de l'été, pour la plupart familiale, ce qui n'exclut pas une certaine division du travail : les premières opérations se font à la ferme, puis le chanvre teillé est porté au moulin pour être assoupli (ribage) avant que n'interviennent des peigneurs de chanvre ambulants. La filature mobilise 86 000 femmes et jeunes filles (1813), le tissage 18 000 tisserands (1792), parfois professionnels, mais le plus

souvent des paysans exerçant une activité accessoire au cours de l'hiver. Si on mesure à peu près l'importance de cette activité pour l'économie rurale vers 1800, les éléments manquent pour connaître son évolution antérieure.

La récolte de tabac, cultivé entre Sélestat et Haguenau, reste longtemps stable autour de 50 000 qtx, puis augmente rapidement pour atteindre 120 000 en 1785. La plus grande partie est manufacturée par des fabriques locales et exportée en Allemagne. En 1787, 53 fabriques emploient 1 500 personnes à Strasbourg, une cinquantaine d'autres fonctionnent dans les principaux bourgs de Basse-Alsace. Cette activité est ruinée brutalement sous sa forme privée par l'établissement du monopole en 1810.

La culture et le traitement de la racine de garance restent longtemps enfermés dans un ensemble réglementaire strict : monopole de culture à Haguenau, Brumath et Krautwiller, obligation pour les cultivateurs de vendre leur récolte séchée et réduite en poudre à un seul marchand de Haguenau. En 1729, Joseph Hoffmann (1699-1769) introduit des méthodes modernes apprises en Hollande et prend en charge le traitement des racines. En 1755, la culture devient libre, des séchoirs et des fours sont construits dans de nombreuses communes ; l'année suivante, la mise en culture de friches vaut exemption de taille : ces deux mesures provoquent un véritable boom (200 qtx en Basse-Alsace en 1710, 5 000 en 1766, 50 000 en 1778). En 1774, Hoffmann fils, construit à Geisselbronn près de Schweighouse la plus grande usine du royaume avec 30 paires de meules pour le traitement de la production de 120 communes et les 2/3 de celle de Basse-Alsace. Sa faillite en 1781 met fin à l'entreprise, mais pas à la transformation de la garance qui se prolonge jusqu'à la synthèse de l'alizarine en 1869.

La culture des oléagineux (pavot, colza, navette) est traditionnelle en Alsace et leur transformation effectuée par de nombreux moulins à huile qui voient leurs pilons généralement remplacés par des meules et des presses au XVIII^e siècle. Les équipements et les investissements nécessaires à ce type d'établissement les rapprochent des moulins, brasseries et tanneries qui se multiplient dans certains bourgs et donnent, de longue date, à certains quartiers urbains leur identité et leur physionomie (Petite France à Strasbourg, quartier des tanneurs à Colmar). Ils sont le plus souvent aux mains d'une petite bourgeoisie luthérienne. Brasseries et tanneries se multiplient au cours de la Révolution : à Strasbourg, l'abolition des corporations, des droits sur les boissons et les octrois et l'augmentation de la demande, liée au passage et au stationnement des troupes, entraînent un quasi-doublement du nombre des établissements qui passent de 36 à 64 en 1802, moment où le préfet Laumond dénombre 280 brasseries en Alsace. La tannerie connaît également son âge d'or : avec 218 établissements en 1812, le Bas-Rhin se classe premier sur 75 départements avec trois centres prépondérants, Strasbourg (38), Wasselonne (23) et Barr (21).

Ces activités, limitées ici à la transformation des produits de la terre, contribuent à faire des campagnes et des villes alsaciennes au début du XIX^e siècle de « véritables usines

polyvalentes », selon l'expression de Gabriel Désert.

2. Les arts du feu (poterie, verrerie, métallurgie)

Le bois est très abondant, permettant également le développement de nombreuses activités de transformation (scieries, ébénistes, tonneliers, tourneurs, sabotiers, etc.), mais son utilisation comme combustible est telle que son prix augmente de 400 % de 1729 à 1790. Les recherches de houille aboutissent à Lalaye dans le Val de Villé (28 ouvriers en 1769, 40 en 1785 avec une production de 2 000 t. par an). Les ressources minérales sont également variées : on dénombre une centaine de minières de fer (66 en Basse et 39 en Haute-Alsace), des mines de cuivre et d'argent et une mine d'asphalte à Pechelbronn, exploitée depuis 1745, par la famille Le Bel à partir de 1763.

Certains établissements s'installent à proximité de ces ressources, c'est-à-dire des forêts et des richesses du sous-sol : les verreries sont plutôt sur le déclin au XVIII^e siècle, passant d'une dizaine environ à trois en 1800, parmi lesquelles les deux créations les plus récentes, la verrerie de Wildenstein en 1700 et la verrerie du Hochberg, à Wingen, en 1715. L'évolution de la céramique, sur laquelle nous renseigne une enquête de 1799, est inverse : la grande époque de la manufacture de faïences Hannong, à Strasbourg et à Haguenau, mobilise trois générations de 1721 à 1780, mais se termine par une faillite et il ne subsiste plus qu'un atelier de faïence à Haguenau, fondé par Joseph Rozé en 1776. Mais on dénombre environ 150 ateliers de potiers pour le seul Bas-Rhin dont beaucoup sont récents et datent de la fin du XVIII^e siècle. Les centres les plus importantes sont Hatten (11) et Obernai (10), devant Soufflenheim (9), puis Strasbourg, Saverne, Haguenau. Betschdorf se développe au XVIII^e siècle sous l'impulsion d'immigrants protestants, venant de Rhénanie à partir de 1717 et jusqu'en 1780, qui choisissent de développer la technique du grès au sel. Ils refranchissent presque tous le Rhin sous la Révolution, pour revenir par la suite.

Mais la grande affaire, c'est la métallurgie. Hormis une tentative sans suite de manufacture de cuivre jaune et de fil de laiton fondée en 1722 à Munster par Jean-Ulric Goll, deux grandes entreprises sidérurgiques se développent au XVIII^e siècle en Alsace. La première est celle des Anthès (puis d'Anthès), originaires du Palatinat, de religion réformée, mais convertis au catholicisme dès la deuxième génération et anoblis en 1730. Ils réalisent une concentration financière, mais ne peuvent pallier la dispersion des sites et les incertitudes liées au renouvellement des baux, car les mines, les forêts et les forges restent aux mains des autorités seigneuriales. Leur fortune n'étant pas immobilisée, ils reconstituent à chaque génération une entreprise aux contours mouvants et par là, singulièrement fragile. Le fondateur de la dynastie, Philippe-Michel (1640-1708), réussit à la fin du XVII^e siècle à prendre le contrôle de toutes les mines et forges du sud de l'Alsace (région de Belfort et vallée de Masevaux). Son fils Jean-Henri (1670-1733) récupère une partie de l'héritage paternel (haut-fourneau de Masevaux et forge d'Oberbruck) et s'affirme comme un grand entrepreneur : il crée en 1720

la manufacture royale de fer blanc de Wegscheid dans la vallée de Masevaux, une forge à Rothau en 1724, reprend en 1727 le contrôle des forges du comté de Belfort et s'associe en 1730 avec le baron de Mackau pour fonder la manufacture royale d'armes blanches de Klingenthal. Son fils Jean-Philippe (1699-1760) se dégage de Klingenthal, Rothau, et Belfort, accroît sa fortune foncière, puis investit en 1739 dans les forges de Willer créées par Mackau dont il prend peu à peu le contrôle. En 1756, il reprend le bail des usines de Belfort et s'achemine vers un nouveau contrôle de la métallurgie du fer dans toute la Haute-Alsace, mais il meurt en 1760. François-Philippe (1730-1803) enfin, est le liquidateur du groupe : il confie d'abord la direction des usines à des commis avant de s'en dégager au profit du négociant bâlois Jérôme Stehelin. D'autres familles, les Coulaux (Klingenthal), Migeon et Viellard, Zeller bâtissent leur fortune en récupérant les restes de l'empire d'Anthès. Il a manqué à ces derniers un véritable ancrage territorial et une volonté dynastique, d'où une politique industrielle fluctuante, au gré des opportunités, sans vision à long terme.

Toute autre est l'attitude des Dietrich, des luthériens originaires de Lorraine réfugiés à Strasbourg depuis le milieu du XVI^e siècle. De 1685 à 1766, ils exploitent uniquement Jaegerthal (un haut-fourneau, une forge avec deux gros marteaux et deux martinets). Jean de Dietrich (1719-1795), de la troisième génération, anobli depuis 1761 par Louis XV pour services financiers rendus au roi de France, construit ensuite le plus puissant ensemble métallurgique du royaume à la veille de la Révolution : il acquiert un important domaine foncier, susceptible de fournir bois et minerai, crée de nouveaux sites de production à Reichshoffen et Rauschendwasser (1767), Niederbronn (1769) et achète en 1768 la forge de Zinswiller, spécialisée depuis le XVI^e siècle dans la production de fonte moulée, ainsi que la forge de Rothau en 1771. En 1789, 1 500 ouvriers, pour la plupart employés à l'approvisionnement en bois et en minerai, produisent 3 000 t de fonte. La Révolution a des conséquences dramatiques : Philippe-Frédéric de Dietrich est guillotiné en décembre 1793, les usines souffrent beaucoup des opérations militaires. Frédéric, dit Fritz, prend la succession de son père et de son grand-père en 1795, vend de nombreux biens non stratégiques, mais les difficultés financières l'obligent à faire entrer en mars 1800 ses créanciers dans une société par actions, les Forges du Bas-Rhin, dont il demeure gérant et actionnaire minoritaire. L'entreprise redevient bénéficiaire, les dettes sont en parties remboursées, mais il meurt en 1806, laissant une veuve de vingt-neuf ans, Amélie de Berckheim, quatre enfants en bas âge et une succession déficitaire. Il reviendra à cette dernière de poursuivre le redressement et de transmettre l'entreprise à la génération suivante.

3. Les développements des industries textiles

La draperie de la laine est en crise au début du XVIII^e siècle avec la déconfiture de la manufacture strasbourgeoise Herff & Hofer, créée en 1666, confirmée par un privilège royal de vingt ans en 1683, qui faisait travailler 400 drapiers, dont 200 dispersés à la campagne.

Dès la fin du privilège, elle est ruinée par la concurrence étrangère qui subsiste tout au long du siècle, les marchandises entrant librement en Alsace, province à l'instar de l'étranger effectif. Néanmoins, la draperie ne disparaît pas totalement : elle subsiste à Sainte-Marie-aux-Mines, elle se développe aussi à Bischwiller, qui, sous l'autorité du duc des Deux-Ponts depuis le début du XVII^e siècle, est devenu un refuge pour les huguenots. Les 23 drapiers de la fin du XVII^e siècle sont 90 un siècle plus tard. La filature est réalisée à domicile dans les campagnes. La production s'écoule dans la région, mais aussi sur le Rhin vers Bâle et Francfort. À la fin du XVIII^e siècle, s'ajoute la fabrication de gants et de mitaines au crochet. On peut également mentionner une manufacture de bonneterie fondée en 1762 à Morvillars qui emploie 400 ouvriers en Suisse et 150 seulement dans la proche région, ainsi qu'une manufacture de drap à Herlisheim créée en 1780 par François-Joseph de Schauenbourg.

Les premiers essais de travail du coton en Alsace remontraient à l'initiative d'un certain Jacques Michelet qui aurait installé un premier atelier de tissage et de teinture en 1743 à la sortie sud de Colmar, mais l'expérience s'arrête dès 1745 à la suite d'un procès intenté par la tribu des jardiniers, mécontente de la pollution des eaux par les résidus de teinture. C'est donc hors de la province d'Alsace, à Mulhouse, petite république alliée aux cantons suisses jusqu'en 1798 que la nouvelle industrie prend véritablement son essor et sous une autre forme. L'initiative historique revient au peintre Jean-Henri Dollfus et aux négociants Jean-Jacques Schmaltzer, Samuel Koechlin et Jean-Jacques Feer qui fondent en 1746 la première manufacture d'indiennes, Koechlin, Schmaltzer & Cie. La fabrication et la vente de toiles de coton imprimées avaient en effet été interdites dans le royaume de France en 1686, à la fois pour protéger l'industrie traditionnelle de la soie et de la laine, mais aussi, un an après la révocation de l'Edit de Nantes, parce que cette industrie était entièrement dans des mains protestantes.

Très vite, c'est le succès, les produits s'écoulant aux Pays-Bas, en Allemagne et en Italie du Nord. Les pionniers sont imités par d'autres entrepreneurs, en 1752, 1754, 1756, etc., qui créent une dynamique collective au sein de la bourgeoisie réformée de la ville. Lorsque la fabrication des indiennes devient libre dans le royaume en 1759, les Mulhousiens ont pris une longueur d'avance qu'ils perdent vite à cause des droits d'entrée dans le royaume, représentant le quart de la valeur marchande. Avec la multiplication des manufactures à Mulhouse (15 en 1768, 19 en 1786), le marché français devient vital. Mulhouse se spécialise alors, vers 1770, dans les produits hauts de gamme, qui peuvent aussi supporter des droits de douane élevés, et fait venir pour cela des dessinateurs de talent venus de Paris. Par ailleurs, l'impression est au point de départ d'un processus d'industrialisation remontante : en 1786, la filature du coton fait travailler à domicile dans les campagnes et les Vosges 25 000 fileuses et 2 000 tisserands. Enfin, la diversification est précoce : Jean-Jacques Dollfus crée en 1790 une manufacture de papiers peints à Rixheim.

Face aux initiatives mulhousiennes, le gouvernement royal cherche à favoriser

l'implantation d'une industrie concurrente en Haute-Alsace en accordant des privilèges, puis des avantages douaniers : ainsi l'intendant Pineau de Lucé donne en 1756 à deux fabricants, Philippe Steffan à Sainte-Marie-aux-Mines et Joseph-Jérôme Bian à Sierentz le monopole de la fabrication des toiles de coton en Alsace. L'initiative du premier, associé à Jean-Georges Reber, tous les deux d'origine mulhousienne, est à l'origine de l'industrie de Sainte-Marie : très vite, Steffan & Cie ajoute au tissage de toiles écruës, celui des toiles avec fils de couleur et tissus mélangés qui allait donner son originalité à l'industrie locale. Filature et tissage se font à domicile, notamment au Ban de la Roche où le pasteur Oberlin en 1785 fait appel à Reber, que Steffan avait quitté en 1767 pour s'installer à Ribeauvillé.

Quant aux manufactures d'indiennes de Haute-Alsace, la première est créée à Wesserling en 1762 par Jean-Mathias Sandherr, Stettmeister de Colmar, sous la raison Sandherr, Courageot & Cie. L'entreprise, malgré l'importance des capitaux engagés, est liquidée en 1768. Elle redémarre en 1775 sous l'impulsion du Mulhousien Nicolas Risler qui s'associe en 1783 à la puissante firme de négoce genevoise, Senn, Biderman & Cie. À la veille de la Révolution, elle emploie 1 400 ouvriers dont 700 à la fabrique, les autres à domicile à la filature ou au tissage et 1 000 autres dans une filiale à Thann créée en 1785 ; son chiffre d'affaires représente la moitié des usines de Mulhouse. Elle compte deux autres concurrents importants : en 1775, les frères Haussmann fondent la manufacture d'indiennes du Logelbach près de Colmar (1 200 à 1 300 ouvriers en 1789) ; en 1777, le Mulhousien Jean-Jacques Schmaltzer, très liée à Pourtalès & Cie, de Neuchâtel, ouvre la fabrique d'indiennes de Munster, reprise en 1783 par André Hartmann.

Après la crise révolutionnaire, l'industrie textile se redresse et entre dans l'ère de la mécanisation, qui s'applique à la filature dans un premier temps, bénéficie des progrès de la chimie du blanchiment ou des colorants et... du Blocus continental à partir de 1806. Strasbourg s'y essaye sous l'impulsion du filateur Jean Malapert, du drapier Georges Dietsch et de quelques indienneurs, mais leurs entreprises ne résistent pas aux crises marquant la fin de l'Empire. Le travail du coton reste l'apanage de la Haute-Alsace : Mulhouse investit les vallées vosgiennes, attire les capitaux bâlois, développe l'intégration des fabrications. 29 entreprises nouvelles sont créées entre 1800 et 1815. Le point d'orgue de cette période est sans doute la construction en 1812 de la grande filature Dollfus-Mieg & Cie, la première équipée d'une machine à vapeur. La révolution industrielle du XIX^e siècle est vraiment lancée et l'Alsace s'y est préparée !

Nicolas Stoskopf

Université de Haute-Alsace, CRESAT EA 3436, F-68100 Mulhouse, France

Université de Strasbourg, France

BIBLIOGRAPHIE

« État de l'industrie en Alsace vers 1735 » (transcription du mémoire de Peloux), *Revue d'Alsace*, p. 302-312 et 337-346

BLECH (Ernest), « Les origines de l'industrie textile à Sainte-Marie-aux-Mines », *Revue d'Alsace*, 1901, p. 76-103.

HOFFMANN (Charles), *L'Alsace au XVIII^e siècle*, Colmar, 1906.

LUTHMER (Hans Adolf), *Die Händelsgewächse des Unter-Elsass*, Strasbourg, 1915.

PONTEIL (Félix), *La situation économique du Bas-Rhin au lendemain de la Révolution française*, Strasbourg, 1927.

CAMUS (Jules), *Le développement économique et social de Bischwiller*, Strasbourg, 1939.

L'HUILLIER (Fernand), *Recherches sur l'Alsace napoléonienne*, Strasbourg, 1947.

RIFF (Adolphe), « Les ateliers de céramique populaire dans le Bas-Rhin à la fin du XVIII^e siècle », *Artisans et paysans de France*, t. III, Paris-Strasbourg, 1948, p. 95-109.

DUFRAISSE (Roger), « Une famille de capitaine d'industrie au XVIII^e siècle : les Hoffmann de Haguenau », *Etudes haguenviennes*, n° 2, 1956-1957, p. 177-227.

LIVET (Georges), « Réflexions sur le développement de l'industrie à Strasbourg et en basse-Alsace au XVIII^e siècle », *L'industrie, facteur de transformations politiques, économiques, sociales et culturelles*, Colloque de Metz de l'Association interuniversitaire de l'Est (novembre 1972), Lunéville, 1974, p. 29-43.

JUILLARD (Etienne) (dir.), AGULHON (Maurice), DESERT (Gabriel) et SPECKLIN (Robert), *Apogée et crise de la civilisation paysanne (1789-1914)*, in DUBY (Georges) et WALLON (Armand), *Histoire de la France rurale*, t. 3, 1977.

LIVET (Georges) et OBERLE (Raymond), *Histoire de Mulhouse des origines à nos jours*, Strasbourg, 1977.

SCHMITT (Jean-Marie), *Aux origines de la Révolution industrielle en Alsace, Investissements et relations sociales dans la vallée de Saint-Amarin au XVIII^e siècle*, Strasbourg, 1980.

HAU (Michel), *L'industrialisation de l'Alsace, 1803-1839*, Strasbourg, 1987.

STOSKOPF (Nicolas), *La petite industrie dans le Bas-Rhin, 1810-1870*, Strasbourg, 1987.

UCHIDA (Hidemi), *Le tabac en Alsace aux XVII^e et XVIII^e siècles. Essai sur l'histoire d'une économie régionale frontalière*, Strasbourg, 1997.

HAU (Michel), *La maison De Dietrich de 1684 à nos jours*, Strasbourg, 1998.

HAU (Michel) et STOSKOPF (Nicolas), *Les dynasties alsaciennes du XVII^e siècle à nos jours*, Paris, 2005.

MULLER (Claude), « Le beau jardin de la France », *L'Alsace au XVIII^e siècle*, sl, 2008.

BERNIER (Isabelle), *Négoce et industrie à Mulhouse au XVIII^e siècle*, Toulouse, 2008.

JEHIN (Philippe), « Verriers et forêts sous l'Ancien Régime en Alsace », *Les Actes du CRESAT*, n° 7, juin 2010, p. 49-58 (en ligne sur HAL-SHS).